

Stanislas de B. errait dans les rues de la ville. Autour de lui, les bâtiments défilaient lentement, au rythme de sa foulée légère. Les rues de la ville étaient désertes et les gouttes de pluie venaient s'écraser sur le macadam en une douce harmonie presque envoûtante ce qui évoquait le bruit des vagues venant s'échouer sur le rivage de la plus belle des plages de l'île. Détémpé, il continuait cependant à marcher d'un pas serein, narguant les éléments, bravant la pluie battante. Il avait l'impression d'être tout seul sur l'île, tel ses ancêtres débarquant sur ces terres des centaines d'années auparavant. La solitude était pour lui devenue une habitude, une seconde nature. La perte de sa fille l'avait jadis dévasté, mais aujourd'hui, il se sentait insensible, froid et seul. Mais, bien que froid et dur, il versa une larme, une véritable larme, émanation de souffrance. Une goutte d'eau de plus dans l'immensité de l'averse, un bruit infime dans le brouhaha de ce torrent de larmes. Bien que résistant, il ne pouvait s'empêcher de repenser à ces atroces moments de douleur et de chagrin. En effet, bien des saisons plus tôt, Stanislas de B. avait connu des lunes et des lunes de deuil, depuis la perte de sa seule raison d'être, de sa lumière, de sa vie. Alors, dans un moment de faiblesse, il baissa l'infranchissable muraille qui cernait son cœur, et se rappela...

Il y a des années de cela, le 24 mai 1981, Marie de Bélevoure pénétrait dans une petite bâtisse blanche située dans la sèche forêt de la ville de P., accompagné de son amant monsieur K. Celui-ci était issu d'une famille où l'éducation laissait à désirer comme en témoignait ses cheveux bruns emmêlés et sales. Stanislas trouvait qu'ils lui conféraient un air idiot. Son visage carré et pâle lui inspirait même une forte impression de dégoût. Ses dents, du moins le peu qu'il en restait, étaient noircies, jaunies, cariées, infâmes. Tout cela était uniquement provoqué par une intense consommation d'alcool, et de substances douteuses. Il était d'une maigreur affolante, telle qu'on pouvait observer ses côtes à travers ses vêtements de mauvaise qualité.. Il avait, pour se chausser, deux savates sales et se servait de cordes grossièrement attachées à son short en guise de ceinture. Tel était le va nu pied, affreux et insupportable, qui se tenait aux cotés de sa propre fille ! Pis que cela ! Sa fille et lui avaient rassemblé un petit comité d'amis et s'apprêtaient à se marier clandestinement ! Le Comte écumait de rage, maugréant et presque hurlant de fureur. Mais heureusement, il ne lui sembla pas qu'elle l'avait aperçu. Il commença alors à se mouvoir dans une discrétion qui n'aurait rien à envier à celle des commandos les mieux entraînés à travers la forêt broussailleuse. Il arma alors son fusil rouillé dans un cliquetis qui retentit pour lui comme la plus

douce des musiques. Il s'approcha à pas de loup de la fenêtre de la maisonnette et balaya l'espace du regard. A l'intérieur, une foule de personnes était regroupée en arc de cercle autour de sa fille et de K. Entre les deux amoureux, se trouvait un homme d'église en toge blanche qui récitait un discours monotone avec un sourire béat. Sa fille était vêtue d'une superbe robe blanche. Une robe de mariée. Son futur époux était, quant à lui, vêtu d'un débardeur et d'un short à la propreté douteuse. Il entra dans une colère noire en le voyant, cet homme pauvre, sans culture ni éducation. Cet homme qui avait grandi sans modèle, sans figure importante, en total autarcie, dans les quartiers les plus malfamés de la ville la plus populaire de l'île. Stanislas avait, à de nombreuses reprises, défendu à sa fille de revoir ce "vulgaire paysan". Il lui avait, pour la convaincre, raconté les pires horreurs à propos de ce qu'il avait pu faire. Il lui avait compté que ce jeune avait, à de nombreuses reprises, sombré dans le monde de la drogue. C'était un mensonge, bien entendu, mais c'était la seule chose qu'il avait trouvé à lui dire lorsqu'elle lui avait demandé ses raisons. Il savait qu'en laissant sa fille, issue d'une bonne famille, héritière d'un amour sans faille, vivre avec lui, elle suivrait sans doute son exemple. Et dire qu'il l'avait crue quand elle lui avait promis de ne plus revoir son amant. Et à présent, elle organisait un mariage clandestin ! C'en était trop ! Il ne supportait pas de la voir aux côtés de ce paysan.

Il se dirigea donc vers la porte, le fusil à la main. D'un puissant coup de pied, il fit voler en éclat la fragile porte de bois et pénétra dans la salle, brandissant son arme vers le prêtre. Le père J. tenta alors de le raisonner. Il lui demanda à plusieurs reprises de poser son arme. Il le menaça même d'être foudroyé par le tout puissant. Mais rien n'y fit. Outré d'avoir été menacé, le compte braqua son arme sur l'homme. Et là, le temps s'arrêta. Il avait l'impression d'être revenu à l'un de ses plus primaires instincts. Tuer. Pas pour survivre, comme l'aurait voulu l'évolution, mais pour son honneur. Il n'y avait plus que lui et l'homme d'église paniqué. Il était sa cible. Stanislas pressa alors la gâchette, le recul du fusil à pompe le fit tressailler. Le prêtre s'écroula au sol dans une mare de sang, sa robe blanche, symbole de pureté, définitivement souillée par le pourpre du sang. Marie se recroquevilla alors dans un coin de la pièce, terrorisée. Stanislas de B. regarda la dépouille de l'homme, le regard voilé par l'horreur et la rage. Un silence assourdissant régna alors dans la salle exiguë. Tout à coup un homme se tourna vers lui d'un regard accusateur : 'Assassin !'

La foule se tourna alors vers Stanislas de B., et se mit à son tour à scander : "Assassin ! Assassin !" Stanislas de B. était horrifié, terrifié. La foule le harcelait, le huait, le méprisait. Il se sentait plus bas que terre. Sa fille était en larmes. Dehors, il se mit à pleuvoir très légèrement.

La rage reprit bien vite le dessus sur l'horreur. L'homme fixa la foule qui le huait, et leva une seconde fois son arme. A ce moment-là, tous se remirent à paniquer. Ils se dispersèrent en hurlant. Mais le tireur avait déjà choisi sa cible. Pour la deuxième fois, le temps s'arrêta. Il tira la partie inférieure du canon vers lui avant de la relâcher. Une cartouche vide s'éjecta alors en tourbillonnant et atterrit sur le sol en un bruit métallique. A peine eut-elle touché les planches du vieux parquet, que le canon cracha une deuxième flamme. Une personne s'écroula alors. Mais ce que Stanislas voulait, ce n'était pas que ces gens meurent. Ce qu'il voulait, c'était sa fille. L'empêcher de faire une bêtise. Et il était prêt à tout pour cela.

D'ailleurs, où était-elle ? Stanislas entendit alors des pas précipités à l'extérieur de la petite maisonnette. NOOOOOON ! Sa fille s'enfuyait avec son amant ! Se promettant d'abattre ce dernier dès qu'il le pourrait, il se mit à courir à sa poursuite. Ils se dirigeaient vers le ravin ? Il les rattraperait !

Marie courait dans l'épaisse forêt. Empêtrée dans sa robe immaculée, elle trébuchait, se cognait, se blessait, faillit même tomber, mais ne s'arrêta pas. Si K. était à ses côtés, rien ne pouvait lui arriver... n'est-ce pas ? Elle ne savait pas quelle mouche avait piqué son père. Il lui avait transmis l'amour en héritage et s'était transformé en boule de haine dès lors qu'elle s'était mise à aimer à son tour. Peut-être était-il devenu fou après tout. Elle savait qu'elle ne pourrait pas courir très longtemps encore. La fatigue l'emportait sur la peur, et K. avait ralenti sa course également. Elle osa regarder par-dessus son épaule. Horrifiée, elle se jeta alors d'un coup sur la gauche, entraînant son futur-ex-mari avec elle. La balle passa à peine à cinquante centimètres des deux amoureux. Ceux-ci atterrirent tout droit dans la boue. La belle robe blanche de la future mariée s'en retrouva irrémédiablement tachée. Un autre tir se fit alors entendre et l'écorce de l'arbre près duquel ils s'étaient abrités vola en éclat. "Viens ! chuchota-elle en désignant un tronc d'arbre renversé dont l'intérieur avait été mangé par les termites. Allons par-là !"

Ils rampèrent alors tous deux, côte à côte, en direction du tronc évidé en tentant de faire le moins de bruit possible. Pan ! Un autre coup de feu retentit et ils se hâtèrent encore plus. L'orage commençait à se faire de plus en plus insistant alors qu'ils atteignaient la cachette. La pluie se faisait vraiment dérangeante. La forêt risquait bien d'être inondée. Soudain, ils entendirent des bruits de pas, différents de ceux qu'évoquaient les incessants martèlements de l'averse. Ils étaient tout près. Les deux futurs fiancés se recroquevillèrent davantage dans leur cachette, osant à peine respirer. Tout à coup, des pieds apparurent devant l'entrée de leur abri de fortune.

“ Marie !!! cria son père, reviens je t’en supplie !’ Celle-ci faillit crier “ Je suis là Papa ! Arrête s’il te plaît !’. Mais elle ne le pouvait pas. Elle savait que son père tuerait K. Il fallait fuir. ‘Rampe vers l’autre extrémité du tronç”, chuchota-t-elle à K. Tous deux se mouvèrent vers la sortie aussi discrètement que possible. Évidemment, le père de Marie les repéra assez rapidement et épaula de nouveau son fusil. Marie et K accélérèrent alors, comme s’ils cherchaient à aller plus vite que les balles. Mais ils furent bien obligés de s’arrêter. La Grande Falaise. Ils étaient faits comme des rats !

Enfin ! Les deux jeunes mariés en cavale avaient fini par s’arrêter ! Le profond ravin qui se dressait devant eux les empêchait de poursuivre. Sans réfléchir, Stanislas épaula son arme et la braqua sur sa fille. “Mais qu’est-ce que je fais ? ” se dit-il. C’était K. le problème, pas sa fille ! Il orienta le canon de son arme sur celui-ci. Autour d’eux, de grandes flaques d’eaux ondulaient sous la frappe répétée et constante de la pluie. Il tira trois fois. Les balles manquèrent toutes leur cible et allèrent se perdre dans un gros rocher qui vola en éclat. Aussitôt, une partie de la paroi s’arracha à celle-ci dans un grand grognement guttural et alla s’écraser au fond du ravin. Les flaques d’eau convergèrent alors vers la partie effondrée et se mirent à ruisseler le long de la paroi telle une rivière. Mais la roche avait été fragilisée par les tirs de fusils à pompes. Le sol était désormais instable. Stanislas regarda alors avec effroi le sol se dérober sous les pieds de sa fille, et celle-ci chuter vers le fond du canyon désormais devenu une rivière. « Marie !!! », crièrent en cœur le père et le gendre.

Celle-ci alla s’empaler sur un pic rocheux qui céda sous son poids, délivrant alors un torrent d’eau, qui emporta au loin le corps de la mariée. Seul, son voile, resté accroché à une branche, demeurait d’elle.

‘ NOOOOOOON !, hurla Stanislas, puis regardant K., c’est de ta faute !!! Tout est de ta faute ! Tu vas payer !’ Les yeux débordants de larmes il chargea son fusil, tira, le rechargea et tira à nouveau, jusqu’à que le corps de l’homme ne soit plus qu’un sombre amas de chair ensanglantée. L’eau se teinta de pourpre et emporta ce qui subsistait de la dépouille de K.

Stanislas observait la scène, le regard voilé. Il n’était plus lui-même désormais. Il ne le serait plus jamais. Des larmes coulèrent sur ses joues. Il se souvint de la vie avant que sa fille ne se détourne du droit chemin. Tout était si simple alors, nul n’aurait pu les séparer, indissociables, liés pour la vie. Il regarda, comme depuis un autre monde, les tonnes de roches qui constituaient jadis une barrière à l’eau en train de se désagréger en un nouvel éboulis. Ces roches faisaient de même que

sa fille à ses yeux : elles s'éloignaient de l'endroit de leur formation. Le débit d'eau s'accrut de plus en plus, jusqu'à devenir un réel torrent. Un torrent de larmes, un fleuve de souffrance. L'eau rougeâtre avait désormais été remplacée par une eau pure et claire. Une magnifique cascade remplacerait l'eau souillée, recouvrant ainsi les souvenirs les plus douloureux.

Le comte savait qu'il ne reverrait plus jamais sa fille ... Il quitta la ville d'un pas assuré et serein et alla comme tous les jours depuis 40 ans à la cascade. Il s'assit sur la mousse verte, recouverte de la rosée du matin. Et comme tous les jours, il contempla cette eau claire et pure qui lui rappelait ses souvenirs les plus joyeux comme les plus douloureux. Le voile était toujours là ou peut-être était-ce un effet de la réverbération... Depuis la mort de sa femme, il n'avait maintenant plus aucune famille. Une tristesse insondable l'envahissait dès qu'il y repensait. Alors, pour se calmer, il observait les allers et venues des tuit-tuits, des pailles-en-queue et des papangues. Il percevait le petit pépiement des oisillons par-dessus le fracas de la cascade. Il observait cette magnifique flore et cette faune unique au monde.

Mais ce jour-là, le comte ne venait pas pour observer. Il venait pour expier ses péchés et pour paraître devant le jugement dernier. Il planta une croix sur la falaise, pour sa fille. Une autre pour son amant. Une autre, pour le prêtre. Et enfin, une quatrième. Stanislas se rapprocha alors plus près du fossé. Il admira une fois de plus la cascade qui avait coûté la vie à sa fille. La roche était maintenant polie par le flux perpétuel de l'eau et recouverte par endroit d'une belle mousse verte. Le coucher de soleil éclairait les arbres d'une belle lueur orangée, lui conférant une impression de sérénité et de liberté profonde. Il savait qu'il ne pourrait jamais se faire pardonner ses erreurs, ses fautes. Non pas qu'il soit trop lâche pour les assumer, mais il voulait exécuter la sentence à laquelle il s'était lui-même condamné. Pour sa fille... qu'il avait tant aimée. Il prit alors une grande inspiration avant de se laisser tomber, au plus profond des ténèbres, au plus profond de la mort, les bras écartés, même dans sa chute.

Auteurs : Quentin GALDRAUD, Abel SIMBAYE, Antoine CAUTY, Siam SALEE-DUQUEROY

classe :40

Etablissement : Collège Aimé Césaire

Professeur : Mme VAGAGGINI